

Dirty Pretty Things

En pièces détachées pour l'Amérique

***Loin de chez eux*, Royaume-Uni 2003, 107 minutes**

Numéro 228, novembre–décembre 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59113ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2003). Compte rendu de [Dirty Pretty Things : en pièces détachées pour l'Amérique / *Loin de chez eux*, Royaume-Uni 2003, 107 minutes]. *Séquences*, (228), 45–45.

DIRTY PRETTY THINGS

En pièces détachées pour l'Amérique

Fondamentalement, tout le travail de Stephen Frears gravite autour de la même idée : raconter une histoire. Cette volonté, qui chez certains réalisateurs (surtout hollywoodiens) se traduit par des œuvres soporifiques d'une sensibilité de carton-pâte offertes en pâture à l'industrie, prend avec le cinéaste d'origine britannique une toute autre mesure. Il y a dans l'acte (ou peut-être devrais-je dire l'art ?) de raconter une histoire, la possibilité ou plutôt l'opportunité (serait-il trop présomptueux de parler de responsabilité ?) de s'adresser à quelqu'un d'autre, face à face, de lui parler, de l'interpeller directement et au complet, de l'entretenir sur lui-même, sur sa société ou autrement dit sur la condition humaine, tendant, en sa direction, un miroir où il pourra peut-être se reconnaître pour ensuite se nommer et se raconter aux autres. C'est infiniment utopiste sans aucun doute mais ô combien fascinant pour peu que la magie opère. Stephen Frears est d'abord et avant tout un cinéaste qui s'adresse à un public et ce sans connotation démagogique ni même condescendance, travaillant à une production hybride et intelligente, parfois manichéenne mais rarement dénuée d'intérêt, s'offrant quelque part à mi-chemin entre le film de genre et l'œuvre d'auteur-viscéral-sans-compromis. C'est donc dans cette intervalle, dans cette distance, où se raconter et se retrouver frayent avec se divertir et s'évader, que s'oriente pratiquement toute son œuvre, et comme le veut le vieil adage, pour le meilleur (*Dangerous Liaisons*, *High Fidelity*) et pour le pire (*Hero*, *Mary Reilly*).

En ce sens, *Dirty Pretty Things*, son tout dernier film, ne fait pas exception. On y suit le destin (plutôt tragique) de deux immigrants illégaux qui luttent, en plein cœur de Londres, pour survivre. La prémisse n'est pas très loin, à premier abord, du corpus d'un Mike Leigh ou encore d'un Ken Loach, deux compatriotes de Frears, mais ce dernier greffe au caractère *chronique du quotidien* de son récit une histoire de trafic d'organes, rattachant donc au même front drame social et suspense.

Okwe est un ancien membre du corps médical nigérien, accusé à tort du meurtre de sa femme, s'étant expatrié devant la menace imminente d'un emprisonnement. Senay, elle, est une jeune fille d'origine turque qui a tout quitté, rêvant de recommencer sa vie à New York. Tous deux travaillent dans le même hôtel et vivent dans le même petit appartement. L'histoire se compliquera lorsque Okwe découvrira que l'hôtel en question est le lieu d'activités illicites, où l'on pratique l'échange d'organes humains contre des passeports et que Senay, pourchassée par les agents de l'immigration, est sur le point de conclure ce type de transaction.

En dehors des dédales narratifs, des rebondissements à l'emporte-pièce, des violons aux accents prononcés, bref de tous les mécanismes qui, en somme, font rire, pleurer voire même pester ou vibrer le spectateur, il y a tout autre chose qui est en jeu, quelque chose qui dépasse une simple structure ou un simple effet de mise



Repartir à zéro, s'imaginer une nouvelle vie...

en scène. Sans ce risque de dire qu'il s'agit de l'âme du film, parlons plutôt de son aura, de sa substance, de l'impression qu'il laisse et qui habite après le visionnement. Frears étale la tristesse et le désespoir mais aussi le courage de ces délaissés de l'histoire, une classe sociale (s'il est possible de s'exprimer ainsi) souvent transparente ou du moins qui existe sans faire de bruit et ce, dans l'indifférence la plus complète. Mais plus que le problème de l'immigration illégale, c'est toute la lourdeur paradoxale et enivrante du rêve américain qui est ici pointée du doigt. Bien que le film se déroule à Londres, le véritable moteur du récit c'est l'ailleurs, l'espoir, la grande Amérique de la deuxième chance, celle qui tend à Senay la possibilité de repartir à zéro, de s'imaginer une nouvelle vie et qui promet de tout changer, de donner une nouvelle mouture à tout, d'inspirer un second souffle à une existence fatiguée, celle-là même pour qui elle donnera sa virginité, agenouillée et sanglotante, et qui la poussera jusqu'à s'offrir en pièces détachées au trafic d'organes. Londres n'est ici, en quelque sorte, qu'un lieu de transition, une sorte de *no man's land* symbolique entre le passé que l'on préfère laisser derrière soi et l'*American Dream* conquérant des pays industrialisés qui a tout colonisé. Tout. Même le prix du rêve.

Il y a longtemps que Frears n'avait pas été aussi pertinent et d'actualité et il l'est ici, questionnant de plein fouet les limites symptomatiques de l'industrialisation à outrance mais aussi et surtout en démontrant l'impossibilité pour les populations des pays en voie de développement ou encore des pays aux régimes dictatoriaux de rêver à autre chose qu'à cette même industrialisation.

Simon Beaulieu

■ Loin de chez eux

Royaume-Uni 2003, 107 minutes — Réal. : Stephen Frears — Scén. : Steve Knight — Photo. : Chris Menges — Mont. : Mick Audsley — Mus. : Anne Dudley, Nathan Larson — Son : Mark Auguste, Peter Joly, Peter Lindsay, Mark Rose — Déc. : Hugo Luczyc-Wyhowski — Cost. : Odile Dicks-Mireaux — Int. : Audrey Tautou (Senay), Chiwetel Ejiofor (Okwe), Sergi Lopez (Sneaky), Sophie Okonedo (Juliette), Benedict Wong (Guo Yi), Zlatko Buric (Ivan), Sotigui Kouyate (Shinti) — Prod. : Robert Jones, Tracey Seaward — Dist. : Alliance.